

ANNALES

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE

MONTREAL.

MONTREAL :

IMPRIMÉ AUBUREAU DE "LA MINERVE."

10, RUE ST. VINCENT.

1857.

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

LECTURE DE MESSIRE DEWIS.

MORT DE FRANÇOIS-XAVIER MILTON, ELEVE DU COLLEGE DE MONTREAL.

Oui, l'Eglise dit vraie, l'Eglise notre mère,
Quand, pour nous détacher de cette vie amère,
Elle dit que les jours où meurent ses enfants,
Sont leurs jours de naissance, heureux et triomphants.
O digne objet d'amour, ô Milton, ô bel ange !
Au sein des voluptés pures et sans mélange
Dont le Ciel aujourd'hui couronne tes combats ;
Qui comprend mieux que toi, retiré d'ici-bas
Par l'Epoux glorieux qui t'admet à sa table,
De l'Epouse à quel point l'oracle est véritable.

Milton, en t'envolant dans le sein de ton Dieu
Permits-moi de te dire un solennel adieu ;
Non que je veuille ici, puérile chimère,
Couronner ton beau front d'un laurier éphémère ;
Non, ta bouche à mes chants sourirait de pitié ;
Je ne viens donc t'offrir qu'un gage d'amitié,
Légère expression du regret qui me navre,
Dans ces vers composés près de ton saint cadavre.

On dit, mais peu l'ont su, que dans ton noble sein,
En silence germait un généreux dessein ;
C'était de consacrer au divin Sacerdoce
Les fruits déjà mûris de ta raison précoce :
Dans ton pays natal, nouveau François-Xavier
Tu voulais de la foi te faire le levier,
Pour la construction de son grand édifice.
Ami, le Ciel accepte un si beau sacrifice,
Le Ciel veut exaucer ton sublime transport !
Tu seras prêtre, ami, mais prêtre par ta mort !
Ton corps sacrifié, victime virginale,
A l'épreuve du vice à l'haleine infernale,
Consumant devant Dieu ce qu'il a de mortel,
Tel sera l'holocauste immolé sur l'autel.

Ah ! nous qui te voyions dans ta longue insomnie,

Préluder lentement au jour de l'agonie ;
 Nous qui te voyions lire, en chrétien résigné,
 L'arrêt de ton trépas avant l'heure signé ;
 Nous qui te voyions boire, au plus fort de l'épreuve,
 La coupe dont il faut que tout mourant s'abreuve,
 Adorant la Justice en sa sévérité,
 Nous nous ressouvenions de cette vérité :
 Qu'on ne peut voir briller son jour de délivrance
 Sans passer au creuset de l'amère souffrance,
 Et que la Croix austère est le seul point d'appui,
 Où notre Dieu Sauveur attire tout à lui.
 Une âme pure et noble, ainsi qu'était la tienne,
 Souple aux impressions de la grâce chrétienne,
 Était propre à porter au milieu des langueurs
 Tout ce que la Justice exerce de rigueurs.
 Aussi ton héroïque et calme patience
 Nous a de la foi vive enseigné la science ;
 Le modèle accompli du courage à souffrir,
 Le Ciel en ta personne a voulu nous l'offrir.
 Oui, mon cœur gardera l'ineffaçable empreinte
 De ce jour où sur toi je versai l'huile sainte ;
 Où ma main, t'apportant l'aliment qui rend fort,
 Te donna tant de vie à l'heure de la mort ;
 De ce jour où des cieux la divine phalange
 Venant faire cortège à notre nouvel ange,
 Au milieu d'un concert sublime et solennel,
 Te porta radieux aux pieds de l'Éternel.

Hélas ! nous, condamnés à rester sur la terre,
 Pouvions-nous trop pleurer une tête si chère !
 Pouvions-nous regretter, par trop de pleurs versés
 Le séduisant espoir qui nous avait bercés ?
 Abstenons-nous pourtant de toute injuste plainte ;
 Dans les desseins de Dieu la sagesse est empreinte ;
 Lorsque de sa bonté s'exerce l'attribut,
 Il veut que sa justice ait aussi son tribut ;
 C'est pour mieux signaler le bienfait qu'il procure,
 Que, mettant de côté toute victime obscure,
 Sur cent agneaux chéris qui forment son troupeau,
 Son inflexible choix désigne le plus beau.
 Pourquoi craindre, Seigneur, de voir briller ton glaive,
 Quand l'Élu bien-aimé que ta main nous enlève
 Va posséder enfin la terre des vivants ;
 Quand de sa piété les exemples fervents ,
 Domptant la dureté de notre âme rebelle,
 Vont nous faire imiter une vertu si belle ?

Mon timide crayon ne pourrait qu'effleurer
 Les traits de cet ami que je sais mieux pleurer ;
 Mais les impressions dont sa mort fut suivie
 Pourront faire juger d'une si pure vie.

Pendant cinq jours, avant qu'on le mette au cercueil,
 Sur son lit funéraire à tous il fait accueil.
 Chacun, en vénérant la nouvelle relique,
 Couvre de saints baisers sa figure angélique ;
 A sa bouche de rose, à son front radieux,
 Chacun veut appliquer quelques objets pieux ;
 Tous, remplis d'un respect silencieux et grave,
 Respirant ses vertus comme un baume suave ;
 Quiconque vient prier près de ce tendre ami
 Se sent dans le devoir encor mieux affermi,
 Et son chaste contact, électrique étincelle,
 Redonne la vigueur à tout ce qui chancelle.

Tous les talents en lui semblaient se réunir.
 Ah ! n'ont-ils tant promis que pour ne rien tenir ?
 A dix-huit ans, déjà son précoce génie
 Montrait la rectitude à la noblesse unie ;
 Constamment à l'étude appliqué, diligent,
 Il ornait son esprit solide, intelligent,
 Des fleurs de l'éloquence et de la poésie,
 Sans que jamais pourtant la basse jalousie
 S'alarmât des succès de ses heureux travaux ;
 Sa douce modestie, en charmant ses rivaux,
 Les forçait d'applaudir, à chaque fin d'année,
 Aux lauriers dont brillait sa tête couronnée.
 Rempli du sentiment de sa propre grandeur,
 De la fougue des sens il réprimait l'ardeur,
 Et, puisant dans la foi sa vertu plus qu'humaine,
 Il exerçait sur lui le plus parfait domaine.
 Jardin délicieux où les plus belles fleurs
 Étaient à l'envi de pompeuses couleurs ;
 Champ où l'homme ennemi n'avait point mis d'ivraie,
 Cœur ferme et généreux, âme candide et vraie.
 Pour le culte chrétien plein d'un respect profond,
 La piété fervente était son riche fond.
 Chez lui, les dons de grâce et les dons de nature
 Croissaient également et presque sans culture :
 Sagesse, esprit, beauté, littéraires progrès,
 Tout conspire à créer de plus cuisants regrets ;
 Fallait-il donc hélas ! qu'il unît tant de charmes,
 Pour nous faire verser de plus amères larmes ?

Mais si nous pleurons tant l'objet de tant d'amour,
 Quels pleurs répand celui qui lui donna le jour ?
 Grand Dieu ! lorsque plus prompt que la foudre qui passe,
 En traçant un sillon jusqu'au bout de l'espace,
 Pour annoncer sa mort, l'électrique chaînon
 Aux oreilles du père alla porter son nom,
 Qui pourrait exprimer la secousse rapide
 Dont devait succomber un cœur moins intrépide ?
 Qui pourrait dire encor quel effroyable trait

Jusqu'au fond de son âme entraît et pénétrait ?
 Tel que Jacob devant la sanglante tunique,
 En apprenant la mort de son enfant unique,
 Sans doute que du jour dédaignant le flambeau,
 Il n'aspira dès-lors qu'à descendre au tombeau.
 Inconsolable père, ah ! si ton infortune
 Se pouvait alléger en devenant commune,
 Tout profond qu'est le deuil où je te vois plongé,
 Certes, dans ce moment tu serais soulagé.
 Je ressens avec toi ce que ces funérailles,
 Ont versé d'amertume au font de tes entrailles !
 Eh bien ! dans ton malheur sais-tu ce qu'il te faut ?
 C'est un secours céleste et la force d'en-haut.
 Courage donc ! touché du regret qui te mine,
 Ton fils fera couler de la source divine
 Le baume consolant dont la douce vertu
 Ramènera le calme en ton cœur abattu.
 Oui, Francis, au milieu de la grande demeure
 Intéresse le Ciel pour ton père qui pleure !
 Toi qui, du dernier jour accusant les délais,
 Voulais revoir ta mère au sublime palais,
 Car tu t'en vis privé, n'étant qu'à la mamelle,
 Aujourd'hui bienheureux, et triomphant comme elle,
 Jette, avec elle aussi, ton filial coup d'œil
 Sur les douleurs d'un père abimé dans son deuil.
 Priez tous deux, priez pour lui, pour ton aïeule
 Que tu viens de laisser inconsolable et seule.
 Là-haut, comme ici-bas, fidèle à tes amis,
 Songe à tenir aussi ce que tu m'as promis ;
 Rappelle-toi, Milton, qu'à ton dernier passage ,
 J'osai bien te charger d'un important message ;
 Ce fut de demander qu'à ton cœur fraternel
 J'aïlle bientôt m'unir près du trône éternel :
 Oui, que par sa vertu, ton précocce martyr
 Avant des jours bien longs auprès de toi m'attire,
 Et que mon corps usé dans les rudes travaux,
 Me laisse enfin voler vers les mondes nouveaux.
 L'odeur que tes vertus répandent après elles
 Pour monter jusqu'à toi me donnera des ailes.
 Adieu, Milton, adieu. Dans l'attente du jour
 Qui, pour nous réunir dans l'auguste séjour,
 Doit terminer ici ma course passagère,
 Qu'à tes saints ossements la terre soit légère !



CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

LECTURE DE MESSIRE DENIS.

INCENDIE DE MONTREAL EN 1852.

Un jour, le cœur navré d'un indicible deuil,
Et jetant un dernier mais déchirant coup d'œil,
Sur son peuple traîné vers la Perse ennemie,
Au milieu de Sion, le sombre Jérémie
Pour chanter les malheurs de ses frères proscrits,
Fit redire aux échos de lamentables cris.
O Montréal, pourquoi, comme la cité veuve,
Puisque le sort te plonge en une même épreuve,
Pourquoi n'aurais-tu pas quelqu'un de tes enfants
Qui pour calmer un peu tes sanglots étouffants,
Et relever ton front courbé par la tempête,
Répèterait encor les accents du prophète ?
O ciel ! encore un coup la colère de Dieu
Vient d'inonder tes murs d'un déluge de feu,
Cité, toi que berçait le rêve chimérique
De te voir saluer reine de l'Amérique,
La Justice aujourd'hui te désigne pour but ;
Il faut pour l'apaiser un plus large tribut,
Un tribut qui l'épuise et ne te laisse guère
Que le rôle et le nom d'une ville vulgaire.
Quel fléau destructeur que ce fléau géant,
Fait pour tout engloutir dans son gouffre béant !
Hélas ! nous l'avons vu ce moissonneur superbe
Raser notre cité comme l'on rase l'herbe.
Serviteurs dévoués du tyran furibond,
Les vents le secondaient dans leur vol vagabond,
Et de tous côtés leurs perfides rafales
Secouant sur nos toits, ses torches infernales,
Les ont dans des brasiers abimés sans pitié ;
Notre ville, grand Dieu ! dans plus de la moitié
N'offre à l'œil du passant que ce spectacle navre,
Qu'un squelette hideux, une cité-cadavre.
Elle dont on vantait l'étalage si beau,
Pour voiler son sein nu n'a pas même un lambeau ;
Ce n'est qu'une forêt de tristes cheminées,
Qu'un amoncellement de pierres calcinées,
Où, pour sortir encor le sinistre élément
Sous la cendre cache sommeille sourdement.

L'imagination qui souvent exagère,
Ne peut tracer ici qu'une esquisse légère,
Impuissante qu'elle est à rendre le tableau
Tel que l'a dessiné le terrible fléau.
O catastrophe horrible, unique dans nos fastes !
O jour le plus affreux de tous les jours néfastes,
Lorsqu'un peuple innombrable, éperdu, consterné,

Aux fureurs d'un volcan se vit abandonné,
 Et dans un même jour et presque à la même heure,
 Privé de vêtements, de vivres, de demeure !
 Quelle confusion règne de toutes parts !
 Les cris et les sanglots remplissent nos remparts !
 Des vieillards, des enfants la foule infortunée,
 La vierge qu'à l'autel attendait l'hyménée,
 Le malade porté sur son lit de douleurs,
 La mère qui soupire et qui mêle ses pleurs
 Aux pleurs de son enfant pressé sur sa mamelle,
 Hors des murs embrasés, tout s'enfuit pêle mêle.
 O déchirant spectacle ! un nuage étouffant
 Venait d'asphyxier un jeune et tendre enfant ;
 Emue amèrement jusqu'au fond des entrailles,
 Sa mère le dépose au milieu des broussailles,
 Et détourne les yeux par un suprême effort,
 L'amour ne peut souffrir l'outrage de la mort.
 De ses émotions quelle âme assez maîtresse
 Pourrait donc retracer cette grande détresse
 Qui tire des sanglots de tous les cœurs humains !
 O vous tous qui passiez par ces tristes chemins,
 Vos regards ont-ils pu fixer sans épouvante
 D'une ville aux abois cette scène émouvante
 Quand pour la reformer sur un plan tout nouveau,
 Dieu fit passer sur elle un terrible niveau.

Des hommes cependant la troupe plus hardie
 Longtemps résiste encore au fougueux incendie ;
 Mais de tant de succès le vainqueur enivré
 Veut que tout le faubourg enfin lui soit livré.
 Tel un lion farouche acharné sur sa proie
 Des griffes et des dents la déchire et la broie ;
 Vainement la victime, en face de la mort,
 Sous l'étreinte cruelle et s'agite et se tord,
 Ce n'est qu'en arrachant les restes de sa vie
 Que du tyran des bois la rage est assouvie.
 Tel s'étendant sur nous, le vorace élément
 Dans nos convulsions trouve son aliment.
 En vain pour l'étouffer, sous le jeu des machines,
 Les ondes par torrents tombent sur les ruines,
 En vain du noir salpêtre empruntant le secours,
 Par des écroulements veut-on couper son cours,
 L'indomptable fléau, qu'irrite la barrière,
 Bondit comme un coursier et poursuit sa carrière.
 Les obstacles pour lui ne sont qu'un aiguillon ;
 Tout ce qu'il a touché se change en tourbillon ;
 La muraille qui croule et le toit qui s'affaisse
 Soulèvent mille flots d'une vapeur épaisse
 Dont le flambeau du jour est lui-même obscurci ;
 Tout, à l'œil effrayé, rappelle en raccourci
 Cette horrible prison, profond et vaste gouffre,
 Mélange incandescent de bitume et de soufre,
 Epouvantable lieu pour apanage échu
 Aux tristes légions de l'archange déchu,
 Et dont un autre Homère à notre âme saisie

Déroule le tableau de sombre poésie.
 Après un généreux mais inutile effort,
 Nos braves citoyens n'attendant que la mort,
 S'ils donnent à la lutte une plus longue suite,
 Pensent qu'il faut chercher leur salut dans la fuite,
 Mais avant la retraite, ils tachent d'arracher
 Ce qui se peut soustraire à l'immense bûcher,
 Et sans que du danger la crainte les effraie,
 Par des routes qu'enfin leur courage se fraie,
 Ils traînent aux travers des sinistres lueurs
 Un reste de leurs biens, prix de tant de sueurs.

Si grande qu'elle soit la douleur se tempère,
 Quand on mêle ses pleurs aux larmes de son père ;
 Saint Pontife, le Ciel, preuve de son courroux,
 Le Ciel, en ce moment, te séparait de nous.
 Si tu savais combien la ville de Marie
 A réclamé de fois ta présence chérie,
 Sans doute que ton cœur en serait soulagé,
 Car le brutal fléau t'a toi-même outragé.
 Ni ta rare vertu, ni ta dignité sainte
 Ne t'ont mis à l'abri de sa cruelle atteinte.
 Pourtant l'autel sacré de la Mère de Dieu,
 L'apôtre qui reçut la garde de ce lieu,
 Les reste vénérés du pontife Lartigue,
 Tout au fleuve de feu devait mettre une digue ;
 Il est vrai, mais le Ciel, d'un avis différent,
 Voulut que retrempé dans les eaux du torrent,
 Ton courage, toujours si ferme et si calme,
 D'un martyre nouveau te méritât la palme.

Lorsqu'envoyé d'en-haut, l'ange exterminateur
 Vint briser d'Israël le fier dominateur,
 Dans la fatale nuit son glaive ne fit grâce
 A nul des premiers nés de l'infidèle race,
 Mais épargna les lieux dont le sang de l'agneau
 Avait marqué la porte et son double poteau.
 Il est dans Montréal deux asiles de vierges
 Qui, de l'ange de feu, n'ont pas senti les verges.
 L'un d'eux veille à l'honneur de la Pudicité,
 Dans l'autre, règne en paix, la douce Charité.
 Déjà le dur fléau que la rage transporte
 De l'un et l'autre asile avait touché la porte,
 Quand soudain, détournant son cours impétueux,
 L'ange exterminateur passe respectueux.

Mais voici que la nuit au lieu de nos désastres
 Nous donne à contempler la lumière des astres ;
 Enfin notre tyran, las de nous torturer
 Va du moins cette nuit nous laisser respirer.
 Non... il faut qu'à nos yeux sa fougue opiniâtre
 Joue un drame nouveau sur un nouveau théâtre ;
 Non, c'est trop peu pour toi, sépulcre dévorant
 D'avoir enseveli le faubourg Saint-Laurent ;
 Ta rage insatiable exige une autre épreuve,

Tu veux, en embrasant les bords de notre fleuve,
 Voir si ses grandes eaux pourront venir à bout
 De te faire laisser une maison debout.

Cependant les torrents d'une épaisse fumée,
 Au loin de nos malheurs portent la renommée ;
 D'une calamité ce signe non trompeur
 Dans tous les cœurs humains réveille la stupeur.
 Bientôt pour soulager tout un peuple en détresse
 De toutes parts on vient, on accourt, on s'empresse.
 La spontanéité de ces secours offerts
 Calme déjà les maux que ce peuple a soufferts :
 Les uns de leurs trésors prodiguant l'assistance
 Donnent des vêtements et de la subsistance :
 D'autres, sans exiger de sordides loyers,
 Invitent leurs amis dans leurs propres foyers.
 La coutume d'ouvrir la porte hospitalière
 Chez nos concitoyens de tout temps familière,
 En offrant un refuge au pauvre incendié,
 Le soustrait à l'affront de l'avoir mendié.
 En dépit, toutefois, d'offres si généreuses,
 Que de familles, Ciel ! encor bien malheureuses !
 Réduites à loger sous d'étroits pavillons,
 Sans autres vêtements que de légers haillons,
 Il leur faut, promenant leur timide indigence,
 De la pitié publique implorer l'indulgence.
 D'asile, d'aliments, ces pauvres dénués,
 L'œil affligé les voit pâles, exténués ;
 Et pour mettre le comble aux maux de l'incendie,
 Arrive, à pas pressés, la triste maladie.
 Dans Montréal, jadis si joyeux, si bruyant,
 Règne, comme au désert, un silence effrayant ;
 Des innocents plaisirs les douceurs disparues
 Ne laissent plus couler que les pleurs dans nos rues.
 Pauvre ville, naguère opulente cité,
 Te voilà donc réduite à la mendicité.
 Consternée, abattue après un coup si rude,
 Reprendras-tu jamais ta première attitude ?
 Oui tu la reprendras ; ce légitime espoir
 Ton courage et la foi nous le font concevoir.
 Mais il faut que ton peuple à son Dieu plus fidèle
 De plus pures vertus se montre le modèle.
 Il faut purger tes murs des livres immoraux
 Que l'Enfer te vomit par ses noirs soupiraux ;
 Bannir loin de ton sein ces exécrables drames
 Qui n'attirent sur toi que des scènes de flammes,
 Veiller avec un soin encor plus spécial
 Sur la moralité de ton corps social,
 Et ne plus exposer ta tête pécheresse
 Aux trop sensibles coups de la main vengeresse.
 Alors, qui peut du Ciel connaître le secret ;
 Qui sait si, respectant le sévère décret,
 Qui jusqu'au dernier rang le condamne à descendre,
 Tu ne sortiras pas plus belle de ta cendre ?